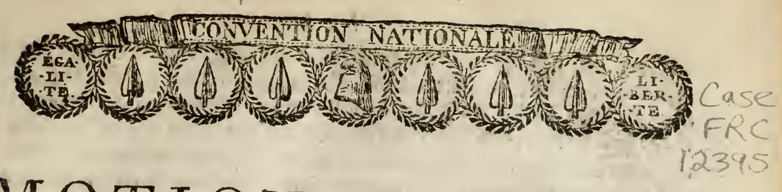
FRC 3.21724 21724



Case FRC 12395

MOTION D'ORDRE

SUR

L'IMPORTANCE ET LA NÉCESSITÉ

D'ENTRETENIR TOUJOURS EN FRANCE

UNE MARINE RESPECTABLE;

PAR L. LOUCHET, Représentant du peuple;

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Messidor, an III de la République française une et indivisible.

Qui est maître de la mer, l'est aussi du continent.

Peuples qui ne voulez être asservis ni sur terre ni sur mer, méditez cette incontestable vérité !

CITOYENS,

Je viens appeler votre attention sur un objet digne de l'occuper toute entière ; je viens vous parler de la marine, que le gouvernement royal semble avoir presque toujours négligée en raison de sa haute importance.

Ce n'est pas qu'elle ne compte dans nos annales des époques célèbres ; mais, il faut l'avouer, la gloire du pavillon français n'a jusqu'ici brillé qu'à de longs intervalles ; encore n'est-ce que dans les derniers siecles qu'on l'a vu jeter un grand éclat, et montrer ce qu'elle peut devenir sous un gouvernement libre.

Ce gouvernement, le peuple que vous représentez l'a conquis.

Citoyens, le temps est venu de donner aux forces navales de la République, et à la navigation intérieure, tout le développement, toute la perfection, toute l'activité dont elles sont susceptibles ; le temps est venu de consacrer le grand et salutaire principe qui veut que nous ayons toujours, et même pendant la paix, une marine puissante.

Le salut de mon pays, la prospérité du commerce et de l'agriculture, l'intérêt des sciences et des arts m'ont inspiré les réflexions que je vais vous soumettre sur cette matière.

Puisse mon travail faire naître aux orateurs de cette assemblée le desir de traiter un si beau sujet, et de diriger l'esprit national vers la gloire maritime !

Il existe une alliance naturelle entre l'agriculture qui produit, le commerce qui échange, et la marine qui protége ; alliance féconde qui supplée à la stérilité du sol, guérit les maux des saisons les plus désastreuses, verse dans les états des richesses qui se multiplient sous toutes les formes, et se renouvellent sans cesse ; alliance inappréciable sur-tout pour la République française, tant à cause de sa grande population, du génie actif et industrieux de ses habitans, de l'inépuisable fertilité de son vaste territoire, que de sa situation entre les deux mers, de l'immense étendue de ses côtes maritimes, et de la beauté de ses colonies.

Déjà, citoyens, la nécessité qui commande au gouvernement de partager avec une sollicitude égale sa vigilance protectrice entre ces trois objets, qui sont les élémens nécessaires de la puissance et de la prospérité nationale.

D'apres ces idées lumineuses, basées sur l'essence même des choses et immuables comme la nature, combien ne devons-nous pas être surpris de voir l'agriculture, le commerce et surtout la marine si long-temps négligés en France !

Quoi ! le gouvernement avoit à ses pieds les plus abondantes sources de richesses, et il dédaignoit d'y puiser, ou n'y songeoit pas !

Politique fausse ! insouciance étrange ! déplorable effet de l'ignorance, dont le génie sombre et malfaisant a vomi sur la terre les préjugés honteux, les coutumes féroces, la féodalité, la dîme, la gabelle, le fanatisme royal et religieux ; qui tant de fois ont

ensanglanté le monde ! fatal ouvrage de l'ignorance, dont la main barbare et soudoyée par le trône, couvroit d'un crêpe funebre l'éternelle vérité qui vouloit éclairer les peuples, et enchaînoit la mâle liberté qui vouloit briser leurs fers !

J'en trouve une autre cause dans les monstruosités d'une constitution qui avoit dégradé le beau caractère des Francs et des Gaulois, nos ancêtres, fait du peuple vainqueur des Romains un peuple d'esclaves, converti toutes les portions de ces superbes contrées en autant de domaines féodaux, où l'on ne voyoit que des seigneurs et des serfs, que des tyrans armés contre des tyrans, pour qui le suprême honneur étoit d'égorger des hommes, et qui traînoient à leur suite dans les combats, comme des bêtes de somme, ce qu'ils nommoient leurs *vassaux*.

Dans ces siècles de férocité et de ténèbres, les arts consolateurs et les sciences sublimes étoient voués au mépris, le flambeau de la raison éteint, la voix de la nature étouffee, les leçons de l'expérience inutiles.

C'étoit en vain que périodiquement des brigands échappés des antres du Nord, débarquoient sur nos côtes, pénétroient dans l'intérieur des terres, pillant, brûlant, dévastant nos campagnes, portant le fer et la flamme jusque dans Paris, et ne laissant la vie aux enfans que pour les enlever et en faire des pirates. Au lieu de créer une marine qui auroit, comme sous Charlemagne, aisément chassé ces hordes de sauvages, on aimoit mieux acheter d'eux une paix infâme, et qu'ils violoient avec d'autant plus d'audace, qu'on la leur avoit payée plus cher.

Les fastes des siècles moins reculés nous prouvent aussi par des faits nombreux, que la nullité ou l'extrême foiblesse de notre marine furent toujours le crime du gouvernement, et qu'on ne peut, sans injustice, en accuser le peuple français. O qu'ils sont étrangers à l'histoire de ce peuple magnanime, ô qu'ils connoissent peu son courage invincible, sa constance inébranlable, ceux qui le regardent comme inhabile aux opérations maritimes ! Quel autre peuple se signala jamais sur mer par des manœuvres plus hardies et plus savantes, par des traits d'héroïsme plus purs et plus éclatans ?

Quel autre peuple offrit jamais au monde le spectacle d'un dévouement plus sublime, que celui du vaisseau *le Vengeur* qui, après avoir fait des prodiges et se voyant accablé par le nombre, arbore toutes ses flammes républicaines, et descend dans l'abyme au bruit de son artillerie, aux cris de *vive la liberté ! vive la République !*

Albion, superbe Albion ! tu contemples ce spectacle nouveau dans un long silence, avec le pressentiment secret de l'avenir qu'il te présage : ton despotisme a trop long-temps pesé sur les

mers ; tu reconnoîtras bientôt que nos marins ne sont inférieurs ni aux tiens ni à ceux de la Hollande.

Eh ! d'où viendroit cette infériorité ? Parce que nous possédons un territoire plus riche et plus étendu, sommes-nous moins propres au service de la mer ? dès nos plus tendres années, nos yeux ne se familiarisent-ils pas avec les fureurs de cet élément ? A l'Ouest, au Nord, au Midi, n'avons-nous pas des côtes maritimes, et dans l'intérieur des terres, nombre de belles rivières et de fleuves navigables ? Les citoyens que la nature a placés le long de ces fleuves, de ces rivières, de ces côtes, ne naissent-ils pas matelots ? dès que la patrie fait entendre sa voix, ne volent-ils pas à l'envi sur nos vaisseaux, tandis que l'Angleterre est forcée de recourir au plus infame des moyens, à la *presse ?*

Toutes les qualités physiques et morales qu'on exige des marins, nos Français ne les possèdent-ils pas éminemment ?

Parlera-t-on de l'architecture navale ? Mais est-elle portée en France à une moindre perfection qu'en Angleterre, qu'en Hollande ?

Enfin, ces contrées fondent-elles leur prééminence sur la gloire de leurs amiraux ? Mais, si elles se vantent d'avoir donné le jour aux *Drack*, aux *Black*, aux *Tromp*, aux *Ruiter*, la France ne se glorifiera-t-elle pas éternellement d'avoir enfanté les *Dugai-Trouin*, les *Jean-Barth*, les *Duquène*, les *Tourville* ? Qu'on cite dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne des marins plus justement célèbres !

Non, citoyens ; ce n'est qu'à l'insousciance, qu'à l'impéritie du gouvernement, ce n'est qu'à son faste dévorateur qu'il faut imputer, dans différentes époques, la longue nullité, le dépérissement honteux, l'anéantissement total de notre marine ; nos ennemis sont eux-mêmes forcés d'avouer que le peuple français, quand il n'a pas été trahi, quand un systême absurde n'a pas détruit nos escadres à force de les diviser (1), s'est toujours montré

---

(1) C'est à ce malheureux systême que nous devons imputer nos derniers revers. Quelle folie d'aller à un combat où l'on a la certitude d'être vaincu ! Notre destinée est-elle donc de faire toujours de grandes fautes sur mer, d'attirer sur nous de grands désastres, et de n'en profiter jamais ? Non ; nous profiterons et de nos fautes et de nos malheurs ; nous ferons pour notre marine ce que nous avons fait pour nos armées de terre après la trahison de Dumouriez.

Les derniers forfaits de l'exécrable Pitt, les flots impurs de l'écume royale que sa lâche politique vient de vomir sur nos côtes, la noire perfidie de Charette ont excité la plus vive indignation dans tous les cœurs français, dans toutes les ames qui ne sont pas nées pour la servitude. Cette indignation vertueuse ne sera point stérile ; elle dirigera les bras de tous nos marins, et nous vaincrons sur mer comme sur terre.

sur mer, à l'abordage, aussi brave, aussi terrible, que sur terre la baïonnette à la main; qu'il a toujours vaincu à armes égales et souvent très-inégales.

Ainsi, que l'ignorance ou la mauvaise foi ne viennent pas flétrir les lauriers de nos marins; les beaux titres qu'ils ont acquis à la reconnoissance nationale, nous sont les garans de ce qu'ils vont faire pour soutenir la gloire du pavillon français.

Voyons les devoirs qu'elle nous impose à nous-mêmes, et hâtons-nous de les remplir.

Le continent a vu les hordes d'esclaves amoncelées sur nos frontières, fuir comme de vils troupeaux devant nos phalanges républicaines : mais les mers s'indignent de porter encore des chaînes; elles appellent toutes les forces navales du peuple français contre les tyrans qui les oppriment.

Sardanapale Capet scella de sa lâcheté royale leur asservissement; il souscrivit à la démolition du port de Dunkerque.

Représentans d'un grand peuple, qui a la conscience de sa force, et qui ne veut dépendre que des lois de l'immuable justice, d'un peuple généreux qui veut être libre et qui ne veut point asservir, brisez le joug avilissant qu'impose à toutes les nations l'arrogante cupidité d'un gouvernement usurpateur, qui ne doit son existence précaire qu'au mépris de nos anciens tyrans pour la marine.

Despotisme sur les mers, despotisme sur le continent, envahissement du commerce de l'univers, voilà de grands crimes envers tous les peuples : depuis nombre de siècles, la France, toute la terre en accusent le gouvernement anglais.

Veut-il enfin, ce gouvernement, renoncer au systême d'oppression qu'il exerce sur le plus libre des élémens? veut-il reconnoître enfin que cet élément est la propriété commune de toutes les nations? L'activité qui règne en ce moment dans ses chantiers n'en est point l'augure.

Qui est-ce, en effet, que menacent les constructions extraordinaires qu'il vient d'ordonner et qui s'exécutent avec tant de célérité? Vous seuls en apparence, mais en effet tous les peuples; vous seuls, parce que vous seuls pouvez réprimer son audacieuse ambition; tous les peuples, parce que, la marine française une fois anéantie, il n'a plus à craindre que la marine (1) espagnole, dont il connoît trop bien la foiblesse pour la redouter sérieusement.

Hâtez-vous d'en faire une justice éclatante; frappez, frappez

(1) Le ministère espagnol commettra une faute irréparable, s'il ne profite pas de la bienveillance du peuple français pour se ressaisir du fort de Gibraltar, dont la nature lui a donné la propriété, et qui ne lui a été enlevé que par la perfidie anglaise.

l'ame de cette coalition monstrueuse qui, dans son délire aristocratique et royal, a embrâsé l'Europe et fait les plus sacriléges efforts pour éterniser l'esclavage du genre humain.

Puissance colossale, qui donne son enflure hydropique pour de l'embonpoint ! puissance barbare, qui, pour retenir le sceptre de fer qui lui échappe, prodigue les trésors et le sang d'un peuple ami naturel de la liberté ! puissance profondément égoïste, qui ne stipendie les rois que pour en faire plus sûrement les victimes de son machiavélisme, après qu'ils en auront été les instrumens, et qui ne fonde sa richesse que sur la misère des deux mondes !

Hâtez vous de la foudroyer ; vous faites tomber à vos pieds le plus irréconciliable ennemi des hautes destinées de la République française, et vous vengez l'univers.

Mais il ne faut pas vous le dissimuler, Représentans : pour exécuter cette grande entreprise, vous avez besoin d'un accroissement considérable de forces navales.

Le gouvernement royal, vivant au jour le jour, ne fit jamais que des efforts momentanés en faveur de la marine. Sans prévoyance, il marchoit au hasard ; misérable jouet de ses propres intrigues, il ne savoit que se traîner dans le cercle étroit du présent ; il étoit toujours malheureux ; et toujours il saignoit le peuple, pour réparer ses sotises.

Vous, que les principes vous guident invariablement ; que votre marche soit égale ; que vos conceptions vastes et hardies, mais toujours prudentes, toujours sages, embrassent et le présent et l'avenir ; que le sentiment de vos forces, l'experience du passé, la trop malheureuse certitude de l'instabilité des choses humaines, président à toutes vos délibérations ; qu'ils déterminent l'ensemble et la suite de vos entreprises ; qu'ils leur impriment le caractère de grandeur, de prévoyance, de constance, de célérité qui leur convient, et qui en garantit le succès.

Profitez de toutes vos ressources ; elles sont immenses, intarissables.

Combien les sciences et les arts ne vous en offrent-ils pas ! Saisissez-vous de leur domaine ; il vous appartient. Le ciel ne les a donnés à la terre que pour la féconder et l'embellir.

Voler au-delà des monts, des fleuves et des mers, parcourir les ruines et les volcans, mesurer la profondeur des abymes et la hauteur des cieux, calculer les distances des mondes, révéler aux humains les propriétés des élémens, assigner les rapports des objets célestes avec les objets terrestres ; en un mot, pénétrer, au milieu des horreurs et des prodiges, dans le sanctuaire auguste et immortel de la nature, lui dérober ses secrets les plus précieux, en enrichir le globe que nous habitons, et multiplier partout les sources de la vie, de la force, du plaisir, de la gloire

et du bonheur ; quelles sublimes et touchantes opérations ! Ce sont, Représentans, celles des sciences et des arts. Opiniâtres dans leurs recherches savantes, animés dans leurs travaux souvent obscurs, mais toujours utiles, par la grandeur de la difficulté, par le charme même du danger, combien de fois n'ont-ils pas réalisé ce qu'une longue suite de siècles, après de fréquentes et pénibles tentatives, regardoient comme purement idéal !

Entrez par la pensée dans leur laboratoire ; de quelles beautés, de quelles richesses ils frappent vos regards ! Ici, vous voyez des citadelles flottantes sortir fièrement de leurs chantiers, et sous la direction de l'aiguille aimantée, se frayer une route à travers des écueils et des rochers inconnus, franchir le terrible Océan, porter l'audacieux Européen dans un nouveau monde ; là, ce sont des montagnes qui, à leur voix, s'abaissent et ouvrent leur sein pour recevoir d'utiles canaux ; ailleurs, ce sont les métaux qui, au feu de leurs fourneaux brûlans, s'embrâsent et se fondent ; plus loin, c'est la foudre qui s'allume et éclate ; c'est l'air qui s'épure et se dégage des liens de la matière, pour se précipiter dans le char du génie, et l'élever rapidement au-dessus des nuages, emmenant avec lui, dans sa course triomphante, l'homme, qui sembloit né pour ramper éternellement sur la terre, et lui faisant moissonner les palmes de la victoire jusque dans la région des orages et des tonnerres.

Que n'ont pas fait les sciences et les arts pour l'amélioration de l'agriculture, pour le perfectionnement du commerce, des manufactures et des fabriques, pour l'éducation et la propagation des belles races de bestiaux ? Que n'ont-ils pas fait, que ne peuvent-ils pas faire encore pour la marine de la République ?

Ainsi, que des récompenses vraiment nationales les appellent dans cette importante carrière ; qu'ils y opèrent tous leurs prodiges ; qu'ils y réunissent à l'envi toute la puissance de leurs moyens, pour faire parvenir promptement notre marine au plus haut degré de splendeur. Marins, constructeurs, savans, concourez tous à un si grand objet. La patrie vous y invite au nom de la liberté. Que sa voix ne retentisse pas inutilement au fond de vos cœurs.

En effet, citoyens, pourquoi ne réussiroit-on pas à enrichir l'architecture navale de procédés nouveaux et dont les résultats seroient incalculables ? Pourquoi ne parviendroit-on pas (ce qui au premier coup-d'œil paroît impossible), à faire traverser le territoire français aux escadres de la République, et à les conduire de la Méditerranée dans la Manche, sans passer le détroit de Gibraltar ?

Ici ma pensée s'élève ; je vois un vaste port s'ouvrir dans cette grande cité. Déjà Paris est le temple des arts. Parlez, Représentans, il deviendra le magasin du monde.

De précieuses découvertes ne se font-elles pas tous les jours dans tous les genres? La bienfaisante et féconde nature a confié la terre aux vertus et au génie de l'homme : elle lui a soumis les élémens; elle lui a prodigué les matériaux nécessaires pour bâtir l'édifice de son bonheur. Mais ces matériaux sont épars, et la nature veut que la main de l'homme les rassemble et les mette en œuvre.

Citoyens, élevez la puissance et la prospérité nationale sur les fondemens de l'agriculture, du commerce (1) et de la marine. Ces fondemens sont inébranlables. Le temps, qui use et détruit tout, ne fera qu'ajouter à leur solidité. Nous en trouvons le gage, non dans les beaux rêves d'une ingénieuse et brillante théorie, mais dans l'expérience constante, uniforme, invariable de tous les temps et de tous les lieux.

La foiblesse est le caractère des monarchies; la force est l'a-

(1) Je parle du commerce qui a la bonne foi pour base, et non de l'agiotage auquel toutes les marchandises, et notamment tous les objets de première nécessité, tous les comestibles, sont aujourd'hui en proie. Ah! qui pourroit calculer le nombre et sonder la profondeur des plaies qu'il fait à la patrie, cet agiotage infernal, qui, sans déplacer les denrées, les transmet dans vingt mains différentes avant qu'elles parviennent au consommateur? Quelle plume assez éloquente pour nous peindre toute l'horreur de cet agiotage épouvantable qui engraisse les plus vils scélérats, en portant le prix de toutes choses à un taux inconnu dans l'histoire; de cet agiotage féroce qui assassine la classe indigente, tue le commerce, frappe de nullité le papier national, détruit le gage de la fortune publique et de la fortune particulière, porte l'amertume et le désespoir dans toutes les ames honnêtes; de cet agiotage, enfin, qui est au corps politique ce que le chancre le plus hideux et le plus dévorant est au corps humain? O combien ses ravages doivent éveiller toute la sollicitude de la Convention nationale! fier de ses infâmes triomphes, enhardi par l'impunité, il est plus redoutable que toutes les armées des rois coalisés. Vous qui avez siégé à droite ou à gauche, sincères amis de la liberté! ne prenez pas le change; l'agiotage vous poursuit tous avec la même fureur; il vous égorgera tous indistinctement; il vous précipitera tous également dans l'abyme que des mains royales et étrangères creusent par son moyen sous vos pas; il fera, il consommera dans peu de mois la contre-révolution, si la loi ne se hâte pas de le proscrire avec toute la sévérité dont elle est capable.

Faut-il attendre que le mal soit sans remède? Je n'ai garde de demander le rétablissement des maîtrises, ni qu'on rende au commerce des entraves destructives de l'industrie et du talent : la liberté fut et sera toujours la vie du commerce; mais les plus scandaleux abus l'ont fait dégénérer en un agiotage intolérable, et dont il est instant d'arrêter les affreux ravages.

Quant aux moyens de nous délivrer de ce fléau, je pense qu'il faut décréter : 1°. que les commerçans se feront inscrire sur un tableau, avec désignation de la demeure de chacun d'eux et du genre de commerce qu'il fait; 2°. que ce tableau sera exposé à la censure publique; 3°. que le même individu ne pourra faire à la fois plusieurs sortes de commerce; 4°. que les contrevenans à la loi seront punis par la confiscation de leurs marchandises, et, en cas de récidive, déclarés incapables d'exercer aucune profession. Sans l'adoption de ces mesures répressives, ou d'autres qui seront jugées meilleures, c'en est fait de la liberté et des propriétés : elles descendent en même-temps dans le même gouffre.

panage des Républiques. Les premières ne s'occupent que d'intérêts particuliers, que de castes privilégiées ; les secondes ne connoissent que l'intérêt national, que le bonheur de tous. Les unes travaillent pour le moment présent, les autres pour les siècles ; celles-là gouvernent par les préjugés, celles-ci par la raison.

Il appartient à celles-ci de concevoir et d'exécuter de magnifiques, d'immortelles entreprises, de vaincre tous les obstacles, de tout régénérer, de faire tout fleurir au-dedans, tandis qu'elles foudroient au dehors la tyrannie, qui ose attaquer leur liberté ; il appartient à celles-ci, quand leur situation physique le permet comme celle de la France, d'unir les mers par de superbes canaux, de construire des routes éternelles, et de rendre ainsi les communications également aisées et peu dispendieuses, le transport des marchandises du Nord dans le Midi, de l'Orient dans l'Occident, aussi prompt que sûr et commode ; il appartient à celles-ci de briser toutes les entraves du génie et de l'industrie, de franchir les limites de leur territoire, de s'élancer sur l'immensité des mers, d'y moissonner les riches trésors qu'elles présentent à leur courage laborieux, et par-là de doubler, de tripler les productions de leur sol, de se procurer celles qu'elles ne trouvent pas dans leur propre fonds, et d'assurer à leurs citoyens tous les bienfaits de la plus heureuse abondance.

S'il n'en étoit point ainsi, les rois seroient-ils depuis si long-temps si acharnés à votre perte ? Épuiseroient-ils leurs empires d'hommes et d'argent, s'ils ne prévoyoient pas que la République française, une fois débarrassée des décombres sanglans et hideux que l'ambition, l'avarice et la férocité de quelques tigres ont entassés autour de son berceau, une fois parvenue à cet heureux état de calme et de stabilité qui bannit les alarmes, ranime la confiance, rappelle et fixe le bonheur, elle jouira éternellement d'une prospérité et d'une puissance inconnues aux monarchies ?

Considérez les immenses trésors de la Grande-Bretagne ; considérez les incalculables richesses de la stérile Hollande : ouvrez le livre de l'histoire : de quelles sources et à quelles époques découlent ces richesses, ces trésors ? N'est ce pas des sources du commerce, puissamment protégé par de grandes forces navales ? n'est-ce pas lorsque ces deux contrées fameuses firent les plus généreux efforts pour se constituer en gouvernement démocratique ?

Voulez-vous d'autres exemples en faveur du commerce maritime ? suivez-le dans tous les pays et dans tous les temps. Sa bienfaisance est toujours et par-tout la même ; toujours et partout il couvre de moissons les champs incultes, il féconde les champs stériles, il peuple les déserts, il embellit, il enrichit

les cités et les campagnes, il rapproche des nations qui paroissent séparées les unes des autres par des barrières insurmontables il rassemble dans ses magasins les richesses que la nature a disséminées dans le vaste univers. Voyez comme les flots lui aident à les porter avec célérité chez les divers individus de la grande famille du genre humain, pour leur en faire le partage.

Fondateurs de la plus belle République qui fut jamais! héros de Fleurus, conquérans de Maëstricht, d'Amsterdam et de Luxembourg! vainqueurs de la plus redoutable des coalitions! Représentans! portez, portez vos regards au-delà du continent: non, ce n'est que du sein des mers que vous pouvez ramener l'abondance dans votre pays; ce n'est qu'en encourageant, qu'en protégeant de toute votre puissance le commerce maritime, sans lequel le commerce intérieur est nul; ce n'est qu'avec une bonne marine que vous rendrez à leur patrie libre et heureuse nos infortunés frères de nos colonies livrées à l'Angleterre, ces républicains imperturbables, qui préfèrent mille morts à l'esclavage, et qui, du fond de leurs cachots, les yeux remplis de larmes amères, tendent leurs bras chargés de chaînes vers le temple de la liberté, vers les Représentans du peuple français, vers vous, leur douce et unique espérance!

C'est donc au sein des mers qu'il vous faut, par tous les moyens ordinaires et extraordinaires, mettre la victoire en permanence comme sur terre.

Je ne cesserai de le répéter: *des vaisseaux, des vaisseaux, toujours des vaisseaux.*

Que le même enthousiasme qui a fabriqué des poudres, fondu des canons, forgé des fusils et des baïonnettes pour nos armées de terre, construise des vaisseaux pour nos armées navales; que dans tous nos ports la construction se poursuive jour et nuit avec cette ardeur constante et opiniâtre qui surmonte toutes les difficultés, et qui peut seule, par de grands et continuels efforts, hâter le moment fortuné où, vainqueurs de la tyrannie royale et de la hideuse anarchie, vous donnerez la paix et le bonheur au monde: qu'il soit creusé de nouveaux bassins dans tous les lieux que la nature a favorablement disposés; que tous les ateliers et magasins soient également augmentés, aggrandis, abondamment pourvus, mis et maintenus dans la plus grande activité; que surtout les temps soient calculés, les besoins prévus, les plans arrêtés d'avance, les ordres donnés, non pas lorsque la nécessité commande, mais lorsque la sagesse conseille; en un mot, que tout marche par-tout à-la-fois et du même pas au même but.

Manifestez hautement l'intention où vous êtes de vaincre sur mer; déclarez qu'il importe souverainement au peuple français d'entretenir dans tous les temps une marine puissante; proclamez que les citoyens qui seconderont à cet égard vos vues régéné-

ratrices par leur courage et par leurs découvertes, mériteront bien de la patrie. Invoquez le génie de la liberté. Terrible et tout-puissant comme la nature, il crée, il lance la foudre; il réduit en poussière les trônes et leurs bastilles; il arrache le fer et le plomb des entrailles de la terre; du haut des montagnes il précipite le chêne et le sapin dans les chantiers de la marine; il les y transforme rapidement en vaisseaux, qui vont porter la flamme et la mort sur les abymes de l'Océan. Invoquez ce génie fondateur et tutélaire des Républiques, et bientôt vous verrez toutes les difficultés vaincues.

Les difficultés! citoyens, les hommes libres ne les connoissent pas; elles n'existent que pour les tyrans et les esclaves.

O vous qui, malgré ce qu'a fait depuis un an le peuple français, ne croyez pas aux miracles de la liberté, regardez la malheureuse mais fière Carthage, que la perfidie romaine, après lui avoir enlevé ses armes et ses vaisseaux, condamne à la démolition! de quelle constance héroïque, de quel dévouement sublime cette cité naguère si puissante, alors assiégée par terre et par mer, alors désarmée, épuisée, en proie aux horreurs de la famine, donne le spectacle à tous les siècles! quelles ressources elle trouve jusque dans le courage des femmes, des vieillards et des enfans!

Et nous, qui avons de nombreux magasins, un territoire immense et fertile en toutes sortes de productions, de vastes forêts, toutes les matières premières et des millions de bras pour les employer! et nous, dont les armées triomphantes étonnent le monde par l'éclat et la rapidité de leurs conquêtes, nous souffririons qu'on parlât de difficultés, quand il s'agit d'un intérêt majeur, et auquel je ne crains pas de dire que sont attachés le salut et la prospérité de la République! Laissons ce langage aux rois; il décèle l'impuissance.

Citoyens, vous avez trouvé dans le monde politique le point d'appui que le génie d'Archimède cherchoit dans le monde physique, et avec lequel il vouloit faire mouvoir à son gré le ciel et la terre: ce point d'appui, ce sont les vertus du peuple français; c'est sa profonde horreur pour tout genre de tyrannie; c'est son brûlant amour pour l'égalité et la liberté.

Armés du levier régénérateur dont la puissance, agissant à-la-fois sur toutes les ames, vous a subitement donné quatorze grandes armées invincibles, quelle entreprise seroit au dessus de vos forces? Qui pourroit vous empêcher de rendre vos escadres aussi formidables par le nombre des vaisseaux, que par la science des officiers (1) et l'intrépidité des équipages?

---

(1) Sur terre, le courage et la baïonnette donnent souvent les plus éclatantes

Enfin, quelle confiance doit vous animer, quand tous vos efforts sont appuyés sur les grands principes !

La probité, la justice, la modération des gouvernemens les rendent tout-puissans, éternels : jaloux d'assurer à jamais la durée et la gloire de la République française, vous ne voulez pas arracher les mers à la tyrannie anglaise, pour les tyranniser à votre tour. Les affranchir, faire planer sur leurs flots le niveau de l'égalité, voilà ce que vous voulez, voilà ce qui est digne de vous et du peuple qui vous a confié le dépôt de sa liberté ; voilà ce que les deux mondes attendent de votre énergie, et la République, de votre sagesse.

Elle demande encore, la République, elle demande sur-tout, que ce grand acte de justice une fois consommé, le nouveau gouvernement n'oublie pas sa marine. Malheur, malheur à lui, s'il n'en fait qu'une affaire accidentelle et de circonstances ! Attendre pour construire des vaisseaux, que les flottes ennemies parcourent les mers, prennent les bâtimens de notre commerce, s'emparent de nos possessions coloniales, c'est le comble de la folie ; c'est la route qui mène aux plus affligeans désastres.

Malheur au nouveau gouvernement, si pouvant procurer à la République tous les avantages que possèdent les puissances militaires, agricoles, commerçantes et maritimes, il dédaigne les richesses commerciales ! Négliger l'exploitation de cette mine, qui toujours donne d'autant plus qu'on en tire davantage, c'est renoncer volontairement aux plus précieuses, aux plus abondantes ressources ; c'est se condamner soi-même à la foiblesse, à la misère ; c'est se déclarer le lâche et paresseux tributaire de l'industrie étrangère ; c'est se mettre dans une dépendance honteuse de petites puissances dont la nature a traité le sol en marâtre, mais qui, par les secours prodigieux que leur infatigable activité a su trouver dans le commerce, se sont fièrement élevées au rang des puissances du premier ordre, et auxquelles cette même nature a prodigué les plus riches bienfaits.

Ce systême impolitique et ruineux qui fut toujours celui de l'ancien régime, gouvernera-t-il le peuple français sous le règne de la liberté et de la saine philosophie ? L'habitude et les préjugés seront-ils toujours plus forts que la raison ? Ne sentira-t-on jamais que sans une marine nombreuse, toujours subsistante, toujours prête à agir, il est impossible à une nation placée entre les deux mers, dont la population est immense, qui a pour voisins, pour ri-

---

victoires. Mais sur mer il n'en est pas de même, aujourd'hui sur-tout que la forme des gros vaisseaux ne permet plus d'en venir à l'abordage. Il faut dans l'officier de marine intrépidité, science et pratique de la mer. Rien ne peut suppléer ces deux dernières conditions ; elles sont indispensables.

vaux, des peuples industrieux, guerriers et marins, d'avoir un commerce florissant, de protéger ses colonies, d'établir entre les opérations de ses armées de terre et de ses armées navales cette harmonie puissante qui donne la victoire, et sans laquelle on ne peut se promettre que des succès toujours suivis de grands revers ?

Citoyens-Représentans, c'est à vous, à vous seuls, qu'il est réservé d'opérer dans cette partie de notre gouvernement une révolution, dont l'importance majeure n'est appréciée que par un petit nombre d'écrivains philosophes ; mais vous n'en viendrez à bout qu'en déclarant, pour ainsi dire, votre marine, *partie intégrante* de votre constitution républicaine, et qu'en assignant pour son entretien des fonds invariables et suffisans.

Dernière considération ; elle n'est pas la moins puissante.

Il vous faut une garantie de la paix que vous allez donner à l'Europe. Où la trouverez-vous ? dans votre fidélité à garder vos engagemens, dans votre loyauté, dans votre prudence, dans vos propres forces, et sur-tout dans le bon état de votre marine.

Cette garantie est respectable et vraiment solide ; elle vous permet de ne rien craindre.

On a dit : *Qui est maître de la mer, l'est aussi du continent.* Citoyens, on a dit vrai. L'expérience de tous les temps et de tous les lieux l'atteste hautement. Vous qui ne voulez être asservis ni sur terre, ni sur mer, méditez cette incontestable vérité ; qu'elle descende au fond de vos ames, et vous rappelle jour et nuit les soins constans et non interrompus que vous devez à la marine.

Certes, après avoir vaincu ses ennemis du dehors, et assis au dedans sur des bases immuables le règne de l'éternelle justice, sans laquelle il ne peut exister dans l'ordre social ni égalité, ni liberté, ni, par conséquent, respect pour les personnes et les propriétés ; certes, alors le peuple français posera sa foudre ; mais le maintien de ses lois et de sa constitution républicaine, mais sa sûreté tant extérieure qu'intérieure, veulent que toujours il puisse reprendre cette même foudre, et en frapper à l'instant quiconque oseroit de nouveau attenter à son indépendance.

C'est donc autant pour l'affermissement de la République, que pour l'intérêt de l'agriculture, du commerce, des sciences, des arts et des mœurs, qui furent et qui seront toujours le plus solide appui des états, que je vous propose le projet de décret suivant, dont je demande moi-même le renvoi aux comités de salut public, de marine et des colonies, d'agriculture et de commerce, réunis.

PROJET DE DÉCRET.

La Convention nationale décrète :

ARTICLE PREMIER.

Le peuple français voue au mépris des hommes libres et bannit de son territoire les arts qui enfantent les vices, corrompent la morale publique, dépravent les douces affections de la nature, et précipitent la chûte des états.

I I.

Il protége les sciences, les lettres et les arts qui inspirent le goût des vertus et des mœurs, propagent la saine doctrine, nourrissent l'amour de la patrie, entretiennent le feu sacré de la liberté, assurent la gloire et le bonheur des peuples.

I I I.

Il honore l'agriculture, le commerce et la marine, comme les bases essentielles de la sûreté et de la prospérité nationale.

I V.

Les comités de gouvernement demeurent chargés de donner à la construction des vaisseaux de guerre toute l'activité possible ; d approvisionner à cet effet, par tous les moyens qui sont et seront au pouvoir de la République, les magasins de la marine ; d'établir de nouveaux chantiers et ateliers dans les villes qui en sont susceptibles ; d'y former de nouvelles écoles pour toutes les parties d'instruction nécessaires aux marins.

V.

Les bataillons destinés à l'embarquement feront le long des côtes, sous la protection du feu des batteries de terre ou d'un nombre suffisant de gros vaisseaux, par de petits voyages et évolutions maritimes, l'apprentissage du service de mer, et s'habitueront ainsi à cet élément.

V I.

Toutes les mesures seront prises pour que la plus grande propreté règne sur les vaisseaux de la République. Les officiers qui se distingueront dans cette partie, seront avancés de préférence lors des promotions ; ceux convaincus de négligence descendront à un grade inférieur.

V I I.

Les alimens des équipages seront de la meilleure qualité.

VIII.

En temps de paix, la marine de la République ne pourra être au-dessous de cent vaisseaux de ligne, dont les moindres seront de soixante pièces de canon; le nombre des frégates sera proportionné.

IX.

Il y aura toujours dans les magasins une certaine quantité des pièces de bois, de fer et de cuivre qui entrent dans la composition des vaisseaux, toutes travaillées, numérotées, et qu'il n'y ait plus qu'à assembler et mettre chacune à sa place.

Les agrets, mâtures, voiles, cordages, ancres, canons et autres effets nécessaires à l'armement et équipement des vaisseaux seront également préparés d'avance, déposés dans des lieux sûrs, et tenus dans le meilleur état, de manière qu'au besoin le renfort de vaisseaux exigé par les circonstances, puisse être prêt en peu de décades.

X.

Les fonds destinés à l'entretien de la marine ne pourront être divertis, sous quelque prétexte que ce soit, à autre usage; ils seront fixés tous les ans par le corps législatif.

XI.

Les savans, les artistes et les marins sont invités à aider de tous leurs efforts les vues de la Convention nationale pour perfectionner l'architecture navale, augmenter la vîtesse de ses travaux, multiplier les bassins, chantiers et ateliers, prévenir, écarter des bâtimens les maladies scorbutiques.

XII.

Un concours est ouvert sur le projet de creuser un canal de Dieppe ou de tout autre point des côtes, soit de la Seine-Inférieure, soit de la Somme, jusqu'à Paris, et dont les dimensions soient telles, qu'il puisse amener dans cette grande cité de gros vaisseaux marchands, et même des frégates.

XIII.

Il sera accordé des récompenses dignes de la grandeur du peuple français aux citoyens qui feront des découvertes importantes, et dont les ouvrages seront jugés présenter de grands moyens, tant pour l'augmentation et perfection de la marine française, que pour l'amélioration de la navigation intérieure.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Thermidor, an III.